

## Note des éditeurs

οἰκόσων λόγους ἤκουσα οὐδεὶς ἀφικνέεται ἐς τοῦτο, ὥστε γίωσκεν οτι σοφόν ἐστι πάντων κεχωρισμένον.

*Nessuno, fra tutti coloro le cui espressioni ho ascoltato, si è spinto sino a questo: riconoscere que la sapienza è separata da tutte le cose.*

Personne, parmi tous ceux dont j'ai écouté les expressions, ne s'est avancé jusqu'à ceci : reconnaître que la sagesse est séparée de toutes les choses.

Héraclite 14[A 17] Colli (tr. P. Farazzi)

En choisissant le terme 'expression' pour traduire *logos*, Giorgio Colli accomplit ce qu'on a appelé dans un tout autre contexte et à peu près à la même époque, un « renversement de perspective ». À celle « dominante » qui maintenait le *logos* dans le champ de la 'raison', de la 'parole', du 'discours', selon les traductions les plus courantes, il substitue un *logos* qui est l'*expression* d'une substance, et non la substance elle-même, dans le moment qui précède son *pressurage*. Recourant à la métaphore du fruit dont on *exprime* le jus, Colli écrit : « Il est dans la nature de l'expression de devoir *abandonner* quelque chose, de ne dévoiler que de manière *incomplète* et imparfaite. Ce qui est pressé est plus riche que le pressurage » (*infra*, p. 35, n.s.).

Cette part *abandonnée* de l'expression, cette *incomplétude* du *logos* indiquent une vision du monde à bien des égards différente de celle que produit un *logos* qui serait toute 'Raison', ou 'Verbe', par lequel commença la civilisation chrétienne, qui vient après.

*Philosophie de l'expression* se présente alors comme une nouvelle appréciation du terme central de la pensée grecque et est, de fait, un corps à corps avec son plus illustre représentant, Aristote, dont Colli a traduit l'ensemble de l'*Organon*, et sur l'œuvre duquel, après d'autres, il opère, à la manière d'Ockham, à coups de rasoir, non pour en simplifier les formes, mais pour les rendre elles-mêmes cohérentes avec leurs principes.

Ainsi, c'est avec les mots mêmes d'Aristote qu'il déroule précisément le fil d'une logique dont il prévient les pièges, découvre les faux-semblants, pointe la rhétorique, qui a été établie à seule fin de rendre possible la vie en société de l'animal politique, la *pólis* du *zôon politikón*, fût-ce au prix de la vie même, qui n'est plus dès lors, pour Colli, que cette « brume iridescente qui s'élève de marais obscurs ou d'une prairie détrem-pée [...] qu'il est peut-être plus juste de désigner comme le voile d'une autre vie » (p. 25).

Le résultat en est bouleversant, parce que *Philosophie de l'expression* contredit en même temps qu'elle confirme, dénoue en même temps qu'elle resserre, édifie en même temps qu'elle détruit, et c'est ce mouvement pendulaire qui donne à ces pages toute leur profondeur énigmatique. Μεταβάλλον ἀναπαύεται : « Changeant il repose », avait écrit Héraclite (14[A34]) et Colli, « mineur fidèle à sa caverne », reste attaché à ce double mouvement qui nourrit son *action* d'éducateur, de philosophe ou d'éditeur, et dans sa critique rigoureuse d'Aristote il rend hommage aussi à ce grand esprit : « À défaut d'être un miracle, la pensée abstraite d'Aristote est cependant un étourdissement, une chevauchée sur des sentiers vertigineux. Ce qui frappe particulièrement ce n'est pas le dogme, le résul-

tat rationnel, mais l'étendue des problèmes, la hardiesse et l'invention dans l'exploration de nouvelles voies, le déploiement dans toutes les directions, comme d'ondoyantes langues de feu, des méandres de l'abstraction » (p. 234).

\*

Le livre paraît en 1969, mais sa rédaction commence dès le milieu des années 50, comme l'attestent les carnets publiés par son fils, Enrico Colli, sous le titre *La ragione errabonda [RE]* (Adelphi, 1983), alors qu'il parachève ses traductions de l'*Organon* d'Aristote (1955), de la *Critique de la raison pure* de Kant (1957) et qu'il fait cours à l'Université de Pise sur la syllogistique modale du Stagirite.

Si la *Philosophie de l'expression* de Giorgio Colli se referme sur des pages d'une extraordinaire beauté à propos de la lumière grecque, le livre s'ouvre sur la relation complexe du sujet et de l'objet et la question de la représentation, comme « 'réévocation' ... qui implique mémoire et temps » (p. 20), qui n'est autre que le monde « en tant qu'il est subordonné à la catégorie de la relation » (p. 23), et donc « illusion » et « apparence » (p. 24).

Deux ans auparavant, en 1967, avait paru en France un livre d'une tout autre nature, qui s'ouvre également sur la question de la représentation. Mais si tout sépare en *apparence* les deux ouvrages, certaines choses les rassemblent, qui ne semblent pas avoir fait l'objet de la moindre attention de la part des nombreux exégètes de l'un et l'autre auteur. Tandis que l'un acquiert, paradoxalement et du fait d'une certaine *situation* créée par les *événements*, le statut d'auteur 'culte', amplifié de manière *spectaculaire* après sa disparition en 1995, l'autre

maintient ses distances avec toute forme de vénération, jusqu'à l'effacement même, probablement parce qu'il est resté en deçà de ladite représentation et protège le secret de la connaissance derrière le bouclier d'une logistique complexe sur laquelle nombre de lecteurs ont achoppé.

« Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de spectacles », écrit Guy Debord dans *La société du spectacle* (I, 1); « Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une *représentation*. »

Et Colli: « En effet, la *représentation* n'a pas de substance; elle est une simple relation, un rapport fluctuant entre deux termes – provisoirement appelés sujet et objet – instables, changeants, variables tour à tour, se transformant l'un dans l'autre, de sorte que ce qui est sujet dans une représentation devient objet dans une autre. » (p. 23)

Jetant les dès du hasard sur le tapis des hypothèses, nous suggérons que les deux hommes disent la même chose. Certes, ils ne la disent pas de la même manière et en étudier les proximités et les écarts mériterait plus que quelques pages de préface; mais, un premier coup d'œil peut quand même permettre de remarquer une structure semblable en paragraphes sans notes à la manière des grands livres de Nietzsche, que l'un et l'autre ont fréquenté. Nous nous contenterons donc d'un simple signalement, d'autant que la lecture conjointe de ces deux ouvrages est souvent éclairante. Les obscurités de l'un éclairent les fulgurances de l'autre et inversement, tandis que la nature du *logos* corrompu, de l'expression

falsifiée « par la poussée du nécessaire » chez Colli (p. 130), rejoint la notion de spectacle « comme inversion concrète de la vie » de Debord (I, 2), dès lors que l'un et l'autre visent à l'« authenticité de l'expression » (p. 220) qui, seule, permet que « le vivant rencontre le vivant » (*Soc. du s.*, film, séquence 1).

Si, pour Debord, « l'origine du spectacle est la perte de l'unité du monde » (*cit.*, I, 29), cette perte est justement établie par Colli dans la désagrégation de l'authenticité de l'expression. Le spectacle, alors, ce sont les formes multiples du *logos* corrompu « où le pouvoir d'abstraction de la parole est entravé [...], où la coercition, que l'on désigne du nom de persuasion, est recherchée en vue de lier [...] les individus eux-mêmes » (p. 179).

La question du langage prend ainsi chez l'un et l'autre toute son importance, comme elle avait été centrale dans la grande pensée du premier XX<sup>e</sup> siècle, que ce soit chez Wittgenstein (1889-1951) ou Carlo Michelstaedter (1887-1910). « Les individus élaborent les mots et le langage pour en être ensuite dominés » écrit Colli (p. 180). Et c'est cette 'domination' que Debord appelle 'spectacle' quand il écrit : « Dans le spectacle, une partie du monde se représente devant le monde, et lui est supérieure. Le spectacle n'est que le langage commun de cette séparation » (*cit.*, I, 29).

Même si les deux ouvrages ont chacun leur vocabulaire propre — logico-déductif pour l'un, plus évidemment socio-politique pour l'autre —, il est remarquable que *Philosophie de l'expression* s'achève dans les termes mêmes par lesquels s'ouvre *La Société du spectacle*, avec, cette fois-ci, le recours à un lexique commun, se développant pourtant selon deux axes

parallèles, que l'on retrouve d'ailleurs tout au long des deux ouvrages qui, comme les parallèles, ne se rejoignent qu'à l'infini.

« Sommes-nous pessimistes quand nous affirmons que tout est *apparence*? » — conclut Colli. « Partout le *spectacle*, la *manifestation visible de la vie*, célèbre un triomphe » (p. 254).

Et Debord : « Considéré selon ses propres termes, le *spectacle* est l'affirmation de l'*apparence* et l'affirmation de toute vie humaine, c'est-à-dire sociale, comme simple *apparence*. Mais le critique qui atteint la vérité du spectacle le découvre comme la *négation visible de la vie*; comme une négation de la vie qui est devenue visible » (*cit.*, I, 9).

\*

De *Philosophie de l'expression*, Colli a écrit dans ses carnets qu'elle avait été « sa plus grande émotion » [*RE*, 814], s'excusant par ailleurs que le livre n'ait pas de notes [*RE*, 480]. Ironie du philosophe qui savait parfaitement que le livre n'en avait pas besoin et que le chemin qui mène de la démonstration logique la plus rigoureuse à la description bouleversante du 'moment grec' où surgit le *logos* se devait d'être parcouru seul.

Celles et ceux qui la lurent ensuite firent aussi cette expérience particulière de lecture, qui alterne des moments d'attention extrême — jusqu'à relire dix fois le même passage —, et des bouffées d'enthousiasme où les formulations ciselées de Colli, aux titres en forme d'énigmes, déclenchent un rire libérateur et accomplissent la joie.

Évoquant ceux à qui s'adressaient les paroles des Sages, à ces visages hiératiques des *kouroi* et des *korai*,

regardant notre monde avec ce sourire énigmatique dans lequel, un court instant, est perçue la vibration primitive de ce qui était exprimé alors, Colli écrit : « Le sens de ces paroles devait résonner de façon compréhensible aux oreilles de ces hommes ainsi représentés et aussi leur correspondre. Il ne nous était certes pas destiné ! » (p. 192)

Qu'en sera-t-il aujourd'hui, plus d'un demi-siècle après leur écriture, de ces mots, choisis par Colli, pour dire ce qu'est la philosophie de ce qui fonde, de par son incomplétude même, la *relation* entre les êtres, ce *logos* qui est aussi λέγειν : « lien » ? Résonnent-ils encore de façon compréhensible aux oreilles de nos contemporains et leur correspondent-ils ? Leur sont-ils destinés ? Ou doit-on penser, avec lui, que « les dés sont jetés et roulent encore » (p. 254), ou convenir, avec Debord, que « la sagesse ne viendra jamais » ?

P.F. & M.V.  
janvier 2025

\* Sur *Philosophie de l'expression*, nous renvoyons aux « Studi su *Filosofia dell'espressione* di Giorgio Colli » dans les *Quaderni colliani* 3 et 4, a cura di Alessio Santoro e Luca Torrente, Turin, Accademia University Press, 2021 et 2022, une publication du *Centro Studi Giorgio Colli*.